CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
131e ET 132e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LEVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

LES

RENDEZ-VOUS BOURGEOIS

OPÉRA BOUFFON EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉ D'ARIETTES,

PAROLES DE **HOFFMANN**, MUSIQUE DE **NICOLO**,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DE L'OPERA-COMIQUE, LE 9 MAI 1807.

BIBLIOTECA · LI CHESI · PISA

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

M. DUGRAVIER.	MM. JOLIET.	JASMIN, valet étranger, amant de Julie.	MOREAU.
CÉSAR, amant de Reine.	HUET.	REINE, fille de M. Dugravier. . . .	Mlle PELET.
CHARLES, amant de Louise. . . .	PAUL.	LOUISE, nièce de M. Dugravier. . . .	MOREAU.
BERTRAND, valet de M. Dugravier. . .	LESAGE.	JULIE, femme de chambre.	SAINT-AUBIN.

La scène est dans la maison de campagne de M. Dugravier, près du village de Bondi.

N. B. — La droite et la gauche s'entendent toujours relativement au spectateur.

Le théâtre représente un salon ; au fond, une porte par laquelle on vient du dehors. — Sur le côté, à droite, la porte de l'appartement du père ; à gauche, vis-à-vis, celle de l'appartement des demoiselles. — De chaque côté, sur l'avant-scène, un cabinet. — A droite, près du cabinet, une fenêtre qui s'ouvre sur le jardin. — Dans le salon, des fauteuils, des chaises et une table avec un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN, seul. — Il entre par la fenêtre.

Bon ! il n'y a personne. Si l'aimable soubrette pouvait venir un moment ! Grâce au treillage qui tapisse ce mur, j'entre et je sors sans danger : le chemin n'est pas des plus commodes, mais au moins je ne risque pas de rencontrer quelqu'un sur l'escalier. Les maîtres sont à la promenade, Julie viendra sans doute ; attendons, et, au moindre bruit, nous prendrons notre essor.

AIR.

Autrefois, pour plus d'un maître,
J'ai couru plus d'un hasard,
J'ai sauté par la fenêtre,
J'ai franchi même un rempart ;
Et souvent dans sa colère,
Un jaloux très vigoureux
A payé d'un dur salaire
Des efforts si généreux.
Après mainte course vaine,
Quand j'avais pu réussir,
Le valet avait la peine,
Et le maître le plaisir.

Mais aujourd'hui ce n'est plus pour un maître
Que je me glisse en un galant réduit ;
J'entre et je sors vingt fois par la fenêtre,
Mais c'est pour moi que l'amour m'y conduit.

Je viens voir celle que j'aime,
Mon désir seul est ma loi ;
Je travaille pour moi-même,
Mal et bien tout est pour moi.
Après mainte course vaine,

46579

Je parviens à réussir ;
Et si j'ai toute la peine,
J'ai moi seul tout le plaisir.

J'entends parler... c'est Julie. Diable ! quelqu'un est avec elle ; plaçons-nous derrière nos retranchements. (Il repasse par la fenêtre.)

SCÈNE II.

JULIE, BERTRAND.

JULIE.

Monsieur Bertrand, laissez-moi ; vous êtes toujours à me suivre.

BERTRAND.

Parguienne ! je vous suis, parce que je vous aime.

JULIE.

Et moi, je vous évite, parce que...

BERTRAND.

N'achevez pas, mamselle, je vois ce qui va venir ; mais vous n'en dites pas tant à tout le monde, et le beau Jasmin... (Jasmin écoute par la fenêtre.)

JULIE.

Eh bien ?

BERTRAND.

Oui, le domestique du seigneur dont la campagne est près de celle-ci ; vous savez bien ce que je veux dire.

JULIE.

Quand cela serait, que t'importe ? es-tu mon père, mon oncle, mon mari ?

BERTRAND.

Ah ! il vous faut le valet d'un grand seigneur... fi, mamselle, que c'est vilain d'être ambitieuse !

JULIE.

C'est que j'ai le cœur bien placé.

BERTRAND.

Eh ! morgué ! il ne faut pas tant faire la renchérie : nous servons le même maître ; un bon bourgeois de Paris, M. Dugravier, ci-devant marchand de bois, et maintenant honnête homme retiré... et qui n'en est pas plus fier pour ça ; faites comme lui, mamselle.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JASMIN, en dehors de la fenêtre.

JASMIN, à part.

Ce drôle ne la quittera pas.

JULIE, à part.

Ah ! voilà Jasmin.

BERTRAND.

Mamselle Julie !

JULIE.

Eh bien ?

BERTRAND.

Je vais vous dire un secret.

JULIE.

Dis vite, et va-t'en.

BERTRAND.

Not' maître va partir pour Paris.

JULIE.

Partir pour Paris !

BERTRAND.

Je serai obligé de l'y accompagner.

JASMIN, à part.

Bon voyage !

BERTRAND.

Promettez-moi que, pendant mon absence, le Jasmin ne viendra pas ici. (Jasmin entre et se cache derrière la porte du cabinet.)

JULIE.

Oh ! je te promets qu'il ne viendra pas.

BERTRAND.

Dam' ! c'est qu'il y vient quelq'fois, et je gage que c'est par là qu'il entre et qu'il sort, car j'ai vu des trous dans la couche qui est sous la fenêtre, et il est bien aisé de voir qu'on y a sauté.

JULIE.

Des trous dans la couche ; c'est quelque chien qui aura gratté.

BERTRAND.

Si j'attrappe ce chien-là !...

JULIE.

L'imbécile !

BERTRAND.

Tenez, mamselle Julie, faisons la paix.

JULIE.

Comment ?

BERTRAND.

Pour ma journée d'aujourd'hui et de demain, laissez-moi prendre tant seulement un petit baiser.

JULIE.

Un baiser ! à toi !

BERTRAND.

Dam' ! j'en ferais mon petit profit tout comme un autre.

JULIE.

Voyez donc le joli petit fanfan, pour lui donner des baisers ! Tu n'auras rien.

BERTRAND.

J'en aurai, morgué ! (Il veut l'embrasser.)

TRIO.

JULIE.

N'ose pas approcher,
Je saurai me défendre.

JASMIN, à part.

Et je n'ose approcher,
Je ne puis la défendre !

BERTRAND.

Qui peut m'en empêcher ?
Je saurai bien le prendre.

JASMIN, très-fort.

Maraud !

BERTRAND, étonné.

Quoi que je viens d'entendre ?

JULIE, malignement.

C'est quelqu'un qui t'appelle en bas.

BERTRAND.

Peut-être bien qu'il est là-bas.

JULIE, JASMIN, à part.

Descends donc, tu l'attraperas.
Oui, descend, tu l'attraperas.

BERTRAND, à la fenêtre.

Attends, attends, je vais descendre.

JULIE.

C'est quelqu'un qui veut un baiser.

BERTRAND, à la fenêtre.

Attends, attends, je vais descendre.

JULIE.

On ne peut le lui refuser.

JASMIN, embrasse Julie.

Moi sans effort je sais le prendre.
(Il se cache derrière la tapis.)

BERTRAND.

Oui, je m'en vais aller là-bas ;
Nous verrons s'il ose m'attendre.

JULIE, JASMIN, caché.

Cours, vite tu l'attraperas ;
Dépêche-toi tu vas le prendre.
(Bertrand sort.)

JULIE, à Jasmin.

Tu ne peux plus rester ici.

JASMIN.

Un seul instant.

JULIE.

Non, mon ami.

JASMIN.

Comment puis-je descendre ?
Bertrand rode là-bas.

JULIE.

Attends, et tu verras
Comment je sais m'y prendre.
Je vais bien l'attraper ;
Parfois il faut tromper ;
Car en amour comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.
(Elle parle par la fenêtre.)
Bertrand !

BERTRAND, dans le jardin.

Eh bien !

JULIE.

Pour t'apaiser,
Viens prendre ce petit baiser.

BERTRAND.

Vraiment ?

JULIE.

Viens que je te le donne.

BERTRAND.

Ah ! vous êtes une fripoune,
Vous voulez encore m'attraper.

Digitized by Google

JULIE.

Non je ne veux point te tromper.

BERTRAND.

J'y cours.

JULIE.

Parfois il faut tromper,

JASMIN.

Elle sait bien tromper.

JULIE, JASMIN.

Mais en amour comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.

JULIE.

Allons! descends; je tremble...

JASMIN, enjambe la fenêtre.

Ma Julie, au revoir!

JULIE, JASMIN.

Tu reviendras, ce soir.
Je reviendrai,
Nous souperons ensemble.

(Jasmin disparaît.)

JULIE.

J'entends Bertrand, rentrons au plus vite.

SCÈNE IV.

JULIE, BERTRAND.

BERTRAND, veut embrasser Julie.

Oh! pour cette fois, j'espère...

DUGRAVIER, dans la coulisse.

Bertrand!

JULIE, malgracement.

Ce n'est pas ma faute. (Elle sort.)

SCÈNE V.

BERTRAND, DUGRAVIER.

DUGRAVIER.

Bertrand, tout est-il prêt pour notre petit voyage?

BERTRAND.

Oui, monsieur, votre jument est sellée; et nous devrions nous dépêcher un peu, car le jour commence à baisser, et pour traverser la forêt...

DUGRAVIER.

As-tu peur?

BERTRAND.

Ma foi? nous demeurons dans une maison qui est plantée toute seule au coin d'un bois et quel bois encore! la forêt de Bondi!

DUGRAVIER.

Poltron!

BERTRAND.

Ah! il n'y a pas à s'y fier. Pas plus tard qu'hier, on a volé le cheval du curé; j'ai peur qu'on ne me vole aussi.

DUGRAVIER.

Imbécile! on me volerait plutôt que toi.

BERTRAND.

Ce voyage est donc bien pressé pour vouloir partir ce soir?

DUGRAVIER.

Mon ami, tu es prudent, je puis me fier à toi?

BERTRAND.

Vous pouvez me conter tous vos secrets, je suis sûr; tout ce que vous me dites m'entre par une oreille, et me sort par l'autre; c'est comme si vous ne parliez pas.

DUGRAVIER.

C'est bien, mon garçon, c'est honnête. Apprends donc que deux bourgeois comme il faut me demandent ma fille et ma nièce en mariage pour leurs fils.

BERTRAND.

Bien, monsieur, deux bourgeois; vous n'êtes pas fier, vous prospérerez.

DUGRAVIER.

Le premier est cet orfèvre qui demeure près de chez nous, à Paris.

BERTRAND.

M. Josse?

DUGRAVIER.

Oui, M. Josse; l'autre est M. Rose, ce gros traiteur de la rue au Foin, tu sais?

BERTRAND.

Oui, monsieur, la rue au Foin, j'y ai mangé queuq'fois. Diable! v'là deux filles qui ne seront pas à plaindre, l'une verra toujours de l'argent, l'autre est sûre de ne pas mourir de faim.

DUGRAVIER.

J'ai rendez-vous ce soir pour traiter l'affaire à souper.

BERTRAND.

Allons, monsieur, partons. Il va faire nuit.

DUGRAVIER, appelant.

Julie! Julie!

JULIE, accourant

Monsieur?

DUGRAVIER.

Dis à ma fille et à ma nièce que je veux les voir avant de partir. (Julie sort.) Bertrand, tu crois donc que ce bois n'est pas sûr.?

BERTRAND.

Il n'y a pas de jour qu'on n'y voie queuq' chose dans ce bois-là.

DUGRAVIER, à part.

Diable! s'il disait vrai! (Haut.) N'aie pas peur, mon garçon, je suis avec toi. (A part.) Ce bois-là m'inquiète.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, REINE, LOUISE, JULIE.

QUINQUE.

REINE et LOUISE.

Mon père,
Mon oncle, vous allez partir?

DUGRAVIER.

Oui, mes enfants, je vais partir.

ENSEMBLE.

Le temps et beau, la route est belle,
La promenade est un plaisir.

REINE, à part.

Bon! bon! il va partir.
César pourra venir.

BERTRAND.

Le temps et beau, la route est belle,
Mais en plein jour c'est un plaisir.

LOUISE, à part.

Bon! bon! il va partir,
Charles pourra venir.

DUGRAVIER.

Et demain je dois revenir
Avec une bonne nouvelle.

REINE et LOUISE.

Avec une bonne nouvelle.

DUGRAVIER.

Ah! j'ai le plus joli projet.

REINE et LOUISE.

Dites-nous ce joli projet.

DUGRAVIER.

Non, non, c'est encore un secret.
Bertrand aurait voulu différer ce voyage,
Il dit que des voleurs sont dans le voisinage.

LES TROIS FEMMES.

Bon, bon, Bertrand est un poltron.

BERTRAND.

Bertrand l'a dit, il a raison.

DUGRAVIER.

Oui, je le crois un peu poltron.
Pourtant fermez bien la maison.

BERTRAND.

Partons sans plus attendre,
La nuit va nous surprendre;
Cela me fait frémir.

REINE et LOUISE.

Adieu, mon père!
Adieu, mon oncle!

DUGRAVIER, les embrassant.

Adieu, ma belle!

JULIE, à part.

Eh! pourquoi donc, mademoiselle
Le presse-t-elle de partir?

ENSEMBLE.

Le temps est beau, la route est belle,
La promenade est un plaisir.

REINE et LOUISE, à part.

Bon! bon! il va partir,
L'ami pourra venir.

(Dugravier sort, Reine et Louise le conduisent.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

JULIE, seule.

Ah! ces demoiselles veulent le voir monter à cheval. Il y a ici quelque chose qui m'étonne : ces jeunes filles qui s'effrayaient toujours quand monsieur nous quittait le pressent aujourd'hui de faire son voyage. Y aurait-il quelque rendez-vous? Oh! non, impossible. Mademoiselle Louise est l'innocence même, et Reine est fière comme son nom. Ah! mes chères maîtresses!

COUPLETS.

Quoi! rien n'a pu vous animer?
Quoi! d'un amant le doux langage
N'a pas eu l'art de vous charmer?
En vérité c'est grand dommage.
Un jeune cœur peut il s'armer
D'une rigueur aussi sévère?
S'il est un âge pour aimer,
N'est-ce pas l'âge où l'on sait plaire?

Ah! profitons de nos beaux jours;
Comme un éclair le printemps passe;
Les ris, les jeux et les amours,
Plaisirs, tendresse, tout s'efface,
Aimons, aimons quand il le faut;
Trop différer serait démence :
Nous serons tristes assez tôt,
Sans nous y prendre encor d'avance.

SCÈNE VIII.

JULIE, LOUISE.

LOUISE.

Julie, tu es seule? Ah! tant mieux! j'ai bien des choses à te dire.

JULIE.

Je vous écoute, mademoiselle.

LOUISE.

Mais... je ne sais par où commencer.

JULIE.

Commencez par le commencement.

LOUISE.

Ah! Julie, je me repens bien de ne pas t'avoir parlé plus tôt; je ne serais pas aujourd'hui dans l'embarras.

JULIE.

Pauvre petite! qu'avez-vous donc qui vous tourmente?

LOUISE.

Depuis trois mois que je demeure chez mon oncle, tu crois donc que je ne pense à rien?

JULIE.

Ah! vous pensiez! En voilà la première nouvelle.

LOUISE.

Oui, je pensais... à quelqu'un...

JULIE.

Auriez-vous un amant, par hasard?

LOUISE.

Non, mademoiselle, je n'ai point d'amant, mais j'ai un bon ami.

JULIE.

Ah! c'est bien différent. Et d'où vous est-il venu ce bon ami?

LOUISE.

Tu sais que depuis que je suis orpheline, je demeurais chez une vieille parente; et dans la maison voisine il y avait un jeune homme.

JULIE.

Un jeune homme!

LOUISE.

Il se nomme Charles : n'est-ce pas que c'est un joli nom?

JULIE.

Très-joli; quand on se nomme Charles, on est à coup sûr un homme fort aimable. Et comment avez-vous lié connaissance?

COUPLETS.

LOUISE.

Tous les jours il me regardait,
Et je le regardais de même;
Un soir il me dit qu'il m'aimait,
Et je répondis : — Je vous aime.
Puis après, lui dis-je, entre nous,
Il faut savoir à qui l'on parle;
Monsieur, comment vous nommez-vous?
Il m'a répondu : — Je suis Charles.

JULIE.

Il vous a dit tout cela?

LOUISE.

Il est tout simple et sans façon,
Mais sa figure est bien gentille;
Et quoique ce soit un garçon,
Il est sage comme une fille.
J'y pense avec contentement,
Avec plaisir aussi j'en parle :
Non, je n'aurai jamais d'amant,
Je ne veux que mon ami Charles.

JULIE.

Ah! il n'y aura rien à dire.

LOUISE.

Il sait lire écrire et compter;
Ah! c'est vraiment un talent rare;
Il sait danser, il sait chanter,
Il sait jouer de la guitare.
Puis il a de l'esprit : vraiment
Il faut l'entendre quand il parle;
Va! je me passe bien d'amant,
Quand je suis avec l'ami Charles.

JULIE.

Mais ce jeune homme si aimable veut sans doute vous épouser?

LOUISE.

Il m'épousera quand je voudrai.

JULIE.

Et depuis trois mois que vous êtes ici, vous ne m'avez rien dit de cela.

LOUISE.

Je n'osais.

JULIE.

Et pourquoi osez-vous à présent?

LOUISE, en hésitant.

C'est que Charles est près d'ici.

JULIE.

Près d'ici.

LOUISE.

Oui, il se promène autour du jardin; il a remarqué qu'il y avait un trou à la haie du verger...

JULIE.

Ah! il a vu cela? (A part.) Quelle innocente!

LOUISE.

Et si tu veux, il pourra venir ici sans qu'on le sache.

JULIE.

Comment prétendez-vous le faire entrer?

LOUISE.

Si tu voulais en parler à ma cousine, elle le laisserait peut-être souper avec nous.

JULIE.

Parler à votre cousine? vous n'y pensez pas : à votre cousine, qui est la sévérité même, et qui ne veut ni amant, ni bon ami!

LOUISE.

Oh! tu pourrais lui tourner cela d'une certaine façon... Tu as plus d'esprit que moi. Ah! Julie, parle-lui en, je t'en prie; tu ne t'en repentiras pas. La voici; je me sauve, elle me fait peur.

JULIE.

Je me garderai bien de lui en rien dire, c'est une vertu trop farouche; retirons-nous.

SCÈNE IX.

JULIE, REINE.

REINE.

Julie!

JULIE.

Madmoiselle?

REINE.

Restez, j'ai à vous parler, mais avant tout, je vous prie de ne tirer aucune conséquence maligne de ce que je vais vous dire.

JULIE.

Pourquoi craignez-vous...

REINE, avec fierté.

Je sais que les domestiques sont portés à mal penser de leurs maîtres, et qu'ils se plaisent à noircir les actions les plus innocentes.

JULIE.

Mademoiselle, ce préambule m'étonne. J'ai pour vous la plus profonde estime...

REINE.

Je n'ai pas besoin de votre estime, mais de votre discrétion.

JULIE.

De ma discrétion?

REINE, sèchement.

Je vous ai déjà dit de ne tirer aucune conséquence de mes paroles.

JULIE.

Parlez, mademoiselle. (A part.) Comme elle est douce!

REINE.

J'ai connu à Paris une personne très-honnête et très-estimable; cette personne désire me parler d'une affaire très-intéressante; je crois qu'elle pourra bien venir ce soir...

JULIE.

Quand elle voudra, mademoiselle; je l'introduirai.

REINE.

Ce monsieur...

JULIE.

Ah! c'est un monsieur?

REINE.

C'est un monsieur.

JULIE, à part.

J'y suis. C'est le jour des confidences.

REINE.

Il m'a fait demander un moment d'entretien, et je crois devoir y mettre de la circonspection; vous savez que le monde est prompt à soupçonner la vertu des jeunes personnes.

JULIE.

Et bien injustement.

REINE.

AIR:

Que les hommes sont méchants!
Que les femmes sont à plaindre;
Elles ont toujours à craindre
Des propos des médisants.
Pour un jeune homme bien fait,
Si je marque de l'estime,
Tout aussitôt qu'on le sait,
Le monde m'en fait un crime.
Et de la plus pure estime
Il me faut faire un secret,
Comme si c'était un crime.

Que les hommes sont méchants, etc.

Et si cet homme est aimable,
D'une figure agréable;
Ah! mon Dieu! c'est encore pis;
Écoutez nos étourdis:
Ils vont dire que je l'aime,
Et que s'il était mal fait,
Sans esprit, vieux et laid,
Il n'en serait pas de même.

Que les hommes sont méchants! etc.

JULIE.

Le monde n'a pas le sens commun, car un aimable garçon convient parfaitement à une fille aimable.

REINE.

Celui-là est fort honnête; il se nomme César.

JULIE.

César! ce doit être un bien brave homme.

REINE.

Sans doute; mais malgré cela, comme je ne veux pas l'entretenir en secret, je désirerais qu'il pût venir...

JULIE.

J'entends, mademoiselle; qu'il pût venir souper ici, puisque monsieur votre père n'y sera pas.

REINE.

Je n'y vois pas d'inconvénient. Ainsi, je voudrais que vous en parlassiez à ma cousine; elle a grande confiance en vous, elle vous aime, recommandez-lui donc de n'en rien dire à mon père: elle est un peu simple, ma cousine, et par étourderie, elle pourrait faire penser...

JULIE.

Mademoiselle, je ne me charge pas de cela.

REINE.

Et pourquoi?

JULIE.

Cette pauvre innocente! cela pourrait lui donner des idées... Tenez, la voici, parlez-lui vous-même; les domestiques ne doivent pas traiter des affaires si délicates. (A part.) Bon! c'est pour lui apprendre à s'expliquer plus franchement.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, bas à Julie.

Eh bien! as-tu parlé?

JULIE, bas à Louise.

Oh! mon Dieu! non; elle est trop sévère, intraitable.

REINE, à part.

Je ne sais comment m'y prendre; cette petite niaise m'embarrasse plus que ne ferait une fille d'esprit.

LOUISE, à Julie.

Je ne sais comment lui conter cela.

JULIE, à part.

Les voilà aux prises; qu'elles s'arrangent. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

REINE, LOUISE.

LOUISE.

Ma cousine, nous serons donc seules à souper?

REINE.

Mais selon toute apparence.

LOUISE.

N'est-il pas vrai que c'est bien triste?

REINE.

Est-ce que vous aimeriez mieux qu'il y eût quelqu'un avec nous?

LOUISE.

Oh! quelqu'un... c'est à savoir.

REINE.

Il y a donc des personnes que vous préféreriez?

LOUISE.

Ce n'est pas de moi que je parle, ma cousine, c'est de vous.

REINE, fièrement.

De moi!

LOUISE.

Mais oui, si vous vouliez qu'il y eût quelqu'un, moi je le voudrais aussi.

REINE, de même.

Et sur quoi jugez-vous que je veuille?

LOUISE.

Je ne juge pas, ma cousine; je dis cela comme ça, sans conséquence.

REINE, vivement.

Voyons, voyons, répondez.

LOUISE, à part.

Oh! quel ton sec et dur!

REINE.

Si, par exemple, un jeune homme...

LOUISE, à part.

Un jeune homme!

REINE.

Aimable et bien fait...

LOUISE, à part.

Ah! mon Dieu elle connaît Charles.

REINE.

Venait me voir, et restait à souper; dites que penseriez-vous?

LOUISE souriant.

Je penserais que c'est votre bon ami.

REINE, se remuant.

Mon bon ami! et vous croyez que j'ai un bon ami.

LOUISE, avec crainte.

Je ne crois rien, ma cousine (A part.) Ah! mon Dieu, Charles ne viendra pas.

REINE se radoucissant.

Vous oseriez donc recevoir un bon ami dans l'absence de votre oncle?

LOUISE, à part.

Elle veut savoir mon secret.

REINE, vivement.

Répondez donc!

LOUISE.

Non, ma cousine, je ne le recevrais pas. (A part.) Oh! comme elle est méchante!

REINE à part.

Pas moyen de lui faire entendre raison.

LOUISE.

Nous souperons donc seules.

REINE durement.

Oui!

LOUISE, à part.

Tant pis!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE, à part.

Elles se boudent, je vais les raccommoder. (Bas à Reine.) Eh bien! mademoiselle?

REINE, à Julie.

C'est une sotte.

JULIE, de même.

Faites toujours venir ce monsieur, je me charge de tout.

REINE.

Vrai?

Digitized by Google

JULIE, très bas.

Je vous en réponds; mais qu'il ne se montre pas avant le souper.

REINE.

Bon!

JULIE, bas à Louise.

Eh bien! elle ne veut pas?

LOUISE, de même.

Hélas! non. Le pauvre Charles va s'enrhumer.

JULIE de même.

Allez le faire entrer, j'arrangerai tout cela.

LOUISE.

Bien sûr?

JULIE, très bas.

Mais qu'il se cache jusqu'au souper.

LOUISE.

Ah! que je suis contente!

JULIE, haut.

Mesdemoiselles, il me vient une bonne idée; tandis que Monsieur soupe joyeusement à Paris, si nous faisions un petit souper gai, pour nous consoler de son absence?

REINE.

C'est bien vu.

LOUISE.

Très-bien vu.

JULIE.

Laissez-moi disposer cela; vous serez contentes.

REINE

Fais ce que tu voudras.

REINE.

Tout ce que tu voudras.

JULIE, bas à Reine.

J'ai cru voir quelqu'un sous le berceau près de la petite porte.

REINE.

Bien!

JULIE bas à Louise.

J'ai vu un beau jeune homme près de la haie du verger.

LOUISE, bas.

Il a passé par le trou.

REINE.

Julie, je te laisse; songe à notre petit souper.

LOUISE, bas à Julie.

Charles aura bon appétit.

REINE, bas à Julie.

Il faudrait un peu plus de bonne chère.

JULIE.

Ne craignez rien, mesdemoiselles; il y en aura pour tout le monde.

(Reine sort d'un côté et Louise de l'autre.)

SCÈNE XIII.

JULIE, seule,

Ah! mes chères maîtresses, nous n'avons rien à nous reprocher, et quand je veux bien servir vos amours, vous voudrez bien être indulgentes pour les miens. Oh! le joli petit souper que nous allons faire!

AIR.*

Vive l'amour et la gaîté!
Plus de soucis, plus de tristesse!
Plus de froideur, plus de fierté!
Un bon souper bien apprêté,
Des cœurs unis pour la tendresse.
Vive l'amour, etc.

Ah! quel joli moment,
Amour, tu nous prépares!
Point de Bertrand,
Le père absent,
Chacune son amant:
C'est bien dommage assurément,
Que ces moments-là soient si rares!
Vive l'amour, etc.

J'entends mademoiselle Louise, allons nous occuper du petit repas. (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

LOUISE, CHARLES.

LOUISE.

Mon pauvre Charles, vous avez eu bien de l'ennui d'attendre si long-temps.

* A la représentation, cet air était ordinairement remplacé par le rondeau:

Tout rit à la jeunesse, etc.

Ce rondeau était fort bien chanté par madame Boulanger, qui a joué Julie après madame Saint-Aubin.

CHARLES.

Je ne m'ennuyais pas; mais j'ai vu un homme qui rôdait autour du jardin.

LOUISE.

Vous craignez les hommes?

CHARLES.

Pas toujours; mais il y a ici près un bois sur lequel on fait des histoires... Je ne suis pas encore habitué à me trouver seul dans les champs; j'ai été élevé chez ma tante, qui tient pension de jeunes demoiselles; nous étions en sûreté là.

LOUISE.

Écoutez, Charles; ma cousine ne sait pas que vous êtes ici, et en attendant que Julie lui parle, il faudra vous cacher.

CHARLES.

Et où?

LOUISE.

Dans ce cabinet; vous vous enfermerez en dedans, et vous l'ouvrirez que quand je vous appellerai.

CHARLES, ouvre le cabinet.

Voyons.

LOUISE.

N'aurez-vous pas peur sans chandelle?

CHARLES.

Non, si vous ne m'y laissez pas long temps.

LOUISE.

Çà, Charles, vous m'épouserez?

CHARLES.

Mon papa m'a promis de parler à votre oncle pour çà.

DUO.

LOUISE.

Je pense toujours au moment
Où je deviendrai votre femme.

CHARLES.

Rien que d'y penser, dans mon âme
Je sens un doux frémissement.

ENSEMBLE.

Je pense toujours au moment
Où je deviendrai votre femme.
Où Louise sera ma

LOUISE.

Mais lorsque nous serons époux,
Dis-moi, Charles, que ferons-nous?

CHARLES.

Alors nous nous dirons: je t'aime.

LOUISE.

Nous pouvons le dire à présent.

CHARLES.

Nous nous le dirons plus souvent.

LOUISE.

Et ce sera toujours de même?

CHARLES.

Mais ce sera toujours charmant.

LOUISE.

J'ai cru que c'était autrement.
On dit qu'après le mariage,
Le mari n'aime plus autant.

CHARLES.

Quand je serai dans mon ménage,
Je ferai comme auparavant.

LOUISE.

Aujourd'hui nous dirons: je t'aime.

CHARLES.

Nous le dirons encor demain?

LOUISE.

Et puis encore après-demain?

CHARLES.

Et puis toujours, et puis sans fin.

ENSEMBLE.

Et ce sera toujours de même,
Mais ce sera toujours charmant.
Et ce sera toujours de même?
J'ai cru que c'était autrement.

LOUISE.

On vient, cachez-vous. (Charles entre dans le cabinet à gauche.) C'est ma cousine, ne lui parlons pas, elle devinerait mon secret. (Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XV.

REINE, CÉSAR.

REINE.

Oui, mon cher César, en attendant que Julie ait trouvé un expédient pour vous faire souper avec nous, il faut que vous restiez caché dans l'un de ces cabinets..

CÉSAR.

Dis-moi, ma Reine, y a-t-il des hommes dans cette maison ?

REINE.

Non ; mon père et Bertrand sont partis.

CÉSAR.

C'est qu'en tâchant de m'introduire dans le verger, j'ai vu dans l'ombre un petit monsieur qui semblait avoir le même dessein. J'ai couru sur lui, il a disparu.

REINE.

C'est sans doute quelque personne mal intentionnée qui venait du bois voisin, mais votre présence me rassure.

CÉSAR.

Tant que serai près de vous, n'ayez aucune crainte. Ah ! ma Reine, je voudrais vous voir attaquée par tous les brigands de la forêt, pour avoir le plaisir de vous défendre.

REINE.

C'est cela aimer ! Ah ! quand pourrai-je vous nommer mon époux ?

CÉSAR.

Quand serai-je le roi de ma reine ?

REINE.

Ma cousine peut venir, passez dans ce cabinet.

CÉSAR, veut ouvrir le cabinet où est Charles.

Il ne s'ouvre pas.

REINE.

Eh bien ! dans l'autre ; enfermez-vous et attendez que je vous appelle.

CÉSAR.

Bel astre ! ne tardez pas à luire pour moi.

REINE, en s'en allant.

Il est charmant ! il est charmant ! (Elle sort.)

SCÈNE XVI.

CÉSAR, seul.

Personne ne paraît, il n'est pas encore temps d'entrer dans ma retraite. (Charles entr'ouvre sa porte, et voit le grand chapeau de César.)

CHARLES, à part.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

CÉSAR.

Je vais donc passer une soirée délicieuse ! J'entends toujours des amants se plaindre ; je n'ai jamais cette satisfaction, tout me réussit.

CHARLES, à part.

Il est bien heureux !

CÉSAR.

D'autres ont affaire à des rivaux redoutables ; moi, quand j'ai un rival, je le tue, et tout est dit. (Charles referme sa porte.) c'est trop de bonheur, en vérité.

AIR.

Fortune, en ce monde,
Tu fais trop pour moi ;
Ta main me seconde,
Je ne sais pourquoi :
Toujours sans obstacles,
Tu combles mes vœux ;
Pour me rendre heureux,
Tu fais des miracles.
Ah ! de ta faveur
Sois donc plus avare ;
Jouissance rare
Est plus douce au cœur.
Par quelques alarmes
Viens donc m'affliger ;
L'amour sans danger
Est presque sans charmes.
Trompe mes désirs
Et mes espérances ;
De quelques souffrances
Mêle mes plaisirs.

Mais j'entends du bruit, il est temps de me retirer. (Il entre dans le cabinet à droite.)

(Notez que les portes des cabinets s'ouvrent en dehors, de sorte que celui qui est dedans peut se faire voir du public sans être vu des acteurs.)

SCÈNE XVII.

JASMIN, seul. — Il entre par la fenêtre.

Il n'y a personne ; je puis entrer. Songeons d'abord où nous nous cacherons en attendant Julie. (Il veut ouvrir les cabinets.) Ah ! ces cabinets sont fermés. Il faut cependant me mettre quelque part, car si les demoiselles me voyaient, cela dérangerait le rendez-vous Eh ! sous cette table !... on se gêne un peu pour quelques instants. (Il soulève le tapis.) Ce meuble n'a pas été fait pour y coucher un honnête homme... je m'y mettrai.

AIR.

Un moment de gêne.
Un instant de peine,
Nous font mieux sentir
Celui du plaisir.
En amant bien tendre,
Sans nous affliger,
Il me faut attendre
L'heure du berger.
Espérer et craindre,
Jouir et se plaindre,
Voilà, tour à tour,
Le sort de l'amour ;
Mais un peu de gêne,
Mais un peu de peine,
Nous fait mieux sentir
L'instant du plaisir.
Allons ! allons ! sans plus attendre,
Sous ce tapis retirons-nous.

(Il se couche sous la table, dont le tapis, plus court par devant, le laisse voir aux spectateurs. Il chante sous la table.)

La couche n'est pas trop tendre,
Mais en amour tout semble doux.

(Dans ce moment César et Charles entr'ouvrent les portes de leurs cabinets.)

CÉSAR.

Ma Reine se fait bien attendre.

CHARLES.

Louise se fait bien attendre.

TOUS DEUX.

Mais point de bruit, contraignons-nous.

TOUS TROIS.

Car pour l'amour tout semble doux.
Oui, pour l'amour tout semble doux.
Un moment de gêne,
Un moment de peine,
Nous fait mieux sentir
Celui du plaisir.
Un amant bien tendre, etc.

SCÈNE XVIII.

JASMIN, sous la table, CHARLES, sortant de cabinet.

CHARLES, se croyant seul.

Voyons s'il y est encore.

JASMIN, à part.

Ah ! ah ! quel est ce jeune cadet ?

CHARLES.

Je voudrais bien voir Louise ; elle me dirait peut-être quel est le vilain homme qui était ici. (Il s'avance au milieu du théâtre.)

JASMIN.

Il n'a pas l'air trop rassuré.

CHARLES.

On ouvre cette porte !

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, CÉSAR, sortant de son cabinet.

CÉSAR, se croyant seul.

Est-ce qu'elle ne viendra pas ?

JASMIN, à part.

Encore un autre !

CHARLES.

Ah ! mon Dieu ! quelle figure !

CÉSAR, voyant Charles.

Je crois que voilà le monsieur du verger.

CHARLES, à part.

Si c'était un voleur...

CÉSAR, à Charles en courant à lui.

Monsieur, peut-on vous demander ce que vous faites ici ?

CHARLES, tremblant.

Monsieur.

CÉSAR, vivement.

Répondez.

CHARLES.

Monsieur.

CÉSAR, enfonçant son chapeau.

Répondez-donc.

CHARLES, ne pouvant rentrer dans son cabinet.

Il va me tuer ! (Charles fait le tour de la table, entre dans le cabinet où était César, et s'y renferme.)

CÉSAR.

Il entre dans mon cabinet ; le lâche ! il s'y enferme. On vient... il ne me reste que ce parti. (César entre dans le cabinet où était Charles.)

JASMIN, sous la table.

Ils ont troqué. Voyons ce que cela deviendra. Ces messieurs ont une drôle de manière de venir souper à la campagne.

SCÈNE XX.

JASMIN, LOUISE.

LOUISE, avec une lumière.

Julie m'a dit que je pouvais le faire sortir ; je vais déprisonner le pauvre Charles.

JASMIN, sous la table.

A ! c'était un rendez-vous.

LOUISE, près du cabinet où était Charles.

Venez, venez... Est-ce qu'il dort ?

JASMIN.

Je crois qu'elle se trompe.

LOUISE.

Venez donc, c'est moi.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, CÉSAR.

Me voici.

LOUISE, effrayée, laisse tomber sa bougie.

Ah !

CÉSAR, rentre dans le cabinet.

Ce n'est pas elle.

LOUISE, crie.

A moi ! Julie ! ma cousine !

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, REINE, JULIE.

(Julie tient une lumière qu'elle pose sur la table.)

REINE.

Eh bien ! Louise !

JULIE.

Mademoiselle !

LOUISE, criant.

Un voleur est entré chez nous !

REINE.

Taisez-vous donc.

JULIE.

Ne criez pas.

LOUISE.

Il nous va tuer, toutes, toutes.

(On entend sonner.)

JULIE.

O ciel ! on sonne.

LOUISE.

N'ouvre pas.

REINE.

Qui peut venir à cette heure ?

JULIE, près de la porte du fond.

Oh ! mon Dieu ! c'est monsieur votre père.

REINE.

Mon père !

LOUISE.

Mon oncle !

JULIE.

Il monte avec Bertrand.

REINE.

Comment faire ?

JULIE

Paix ! les voici.

JASMIN, sous la table.

Diable ! je ne souperai pas de si tôt.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, DUGRAVIER, BERTRAND.

DUGRAVIER, fort ému.

Ah ! nous sommes en sûreté !

REINE.

Qu'avez-vous, mon père ?

JULIE.

Qui vous a forcé à revenir si vite ?

DUGRAVIER.

Demandez à Bertrand.

BERTRAND.

Dam' ! c'est que nous avons eu une rencontre, et monsieur qui a eu peur s'est sauvé ici.

DUGRAVIER.

Dis donc que c'est toi qui as voulu revenir.

BERTRAND.

Toujours est-il que vous avez tourné le dos et galopé joliment.

DUGRAVIER.

C'est ma maudite jument qui a rebroussé chemin malgré moi.

BERTRAND.

La pauvre bête avait un pressentiment.

DUGRAVIER.

Mes enfants, je veux me reposer, laissez-moi.

REINE, à part.

Dieu ! comment va-t-il sortir ?

LOUISE, à part.

Le pauvre Charles, où est-il ?

JULIE.

Monsieur, vous souperez au moins ?

DUGRAVIER.

Je n'ai point d'appétit : par grâce, mes enfants, retirez-vous.

LOUISE.

Mais mon oncle...

DUGRAVIER

Point de mais ! allez souper, couchez-vous et surtout enfermez-vous bien.

REINE, à part.

O ciel ! que deviendra-t-il ?

DUGRAVIER.

Eh bien ! m'entendez-vous ?

REINE.

Bonsoir, mon père,

LOUISE.

Bonsoir, mon oncle ! (Elles ne bougent pas.)

DUGRAVIER.

Bonsoir ! bonsoir !

JASMIN, sous la table.

Comment, bonsoir !

JULIE, à part.

Heureusement que Jasmin n'est pas venu.

DUGRAVIER.

Sortez donc. (Il les pousse et ferme la porte.) Bertrand, ferme aussi cette porte et prend la clé.

SCÈNE XXIV.

DUGRAVIER, BERTRAND, JASMIN.

JASMIN, sous la table.

Est-ce que je vais coucher ici ?

BERTRAND.

Dieu merci ! il n'y a plus personne que nous.

DUGRAVIER.

Dis-moi, Bertrand, es-tu sûr que ces gens étaient des voleurs ?

BERTRAND.

Ma fine ! moi, je n'en sais rien ; je vous ai dit : voilà trois hommes, et tout de suite vous avez tourné le dos.

DUGRAVIER.

Bertrand, il faut que je vende cette maison ; tu y deviendrais malade de peur.

BERTRAND.

Vendez-la, monsieur, l'air n'y est pas meilleur pour vous que pour moi.

DUGRAVIER.

Allons, trembleur, donne-moi ma robe de chambre. (Bertrand sort.) Fermons aussi cette fenêtre.

JASMIN, sous la table.

Il m'a coupé la retraite.

BERTRAND, revient.

Voilà la robe de chambre.

JASMIN, sous la table.

Est-ce qu'il va se coucher ?

DUGRAVIER.

Mon bonnet de nuit.

BERTRAND.

Le voilà. (Dugravier met sa robe de chambre et son bonnet de nuit.)

JASMIN, sous la table.

S'il voulait m'en donner un aussi.

BERTRAND.

Monsieur!

DUGRAVIER.

Eh bien!

BERTRAND.

N'avez-vous rien entendu ?

DUGRAVIER.

Non.

BERTRAND.

Il me semble qu'on a soupiré.

DUGRAVIER, dégaisant sa peur.

Soupiré! on ne devrait jamais demeurer avec des poltrons, c'est un mal qui se gagne.

BERTRAND.

Oui, monsieur, ça se gagne, car j'ai bien peur chez vous.

DUGRAVIER, s'asseyant près de la table.

Approche cette lumière; j'ai tant couru, que je crains d'avoir perdu quelques papiers.

JASMIN, sous la table.

Coûte que coûte, il faut essayer de sortir.

DUGRAVIER.

Voilà les lettres, voilà...

BERTRAND.

Monsieur! monsieur!

DUGRAVIER.

Quoi donc ?

BERTRAND.

Une porte qui s'ouvre toute seule! (Charles pousse doucement sa porte, qui s'ouvre en dehors.)

DUGRAVIER, tremblant, d'une voix étouffée.

Juste ciel!

CHARLES, à part, et timidement.

Est-ce qu'elle va me laisser là jusqu'à demain ?

DUGRAVIER, de même.

Bertrand, va chercher main-forte.

BERTRAND, mourant de peur.

Je n'ai plus de jambes, monsieur... et l'autre porte qui s'ouvre aussi!

DUGRAVIER, ne pouvant plus articuler.

Miséricorde!

CÉSAR, poussant sa porte doucement.

Puisqu'elle ne vient pas, il faut sortir.

DUGRAVIER et BERTRAND, apercevant le grand chapeau.

Ah! c'est fait de nous! (César et Charles se regardent un moment.)

JASMIN, très fort.

Sauve qui peut! (Dans ce moment, Jasmin sort de dessous la table en tirant le tapis qu'il jette sur Dugravier et sur Bertrand qui sont tombés à terre; il s'avance vers la fenêtre, l'ouvre et saute; Charles qui est près de la croisée, s'enfuit, et saute après Jasmin; enfin, César traverse le théâtre à grandes enjambées et saute après eux. Les bougies sont tombées et éteintes; Dugravier et Bertrand crient d'une voix étouffée.)

DUGRAVIER et BERTRAND, à terre.

Au voleur! au voleur! au secours! Ah! ah! ah!

BERTRAND, toujours à terre et après une longue pause.

Monsieur, ils sont partis.

DUGRAVIER, de même.

Combien étaient-ils?

BERTRAND.

J'en ai compté sept. (Il se lève.)

DUGRAVIER, toujours à terre.

Sept! bon Dieu!

BERTRAND, debout, à son maître qui est couché.

Ah! Monsieur, que vous êtes heureux de n'avoir jamais peur!

DUGRAVIER, se levant.

Maudite maison de campagne! (On entend frapper aux deux portes du fond; Dugravier et Bertrand retombent à terre.)

DUGRAVIER et BERTRAND.

Ah! mon Dieu!

BERTRAND.

Les voilà qui reviennent.

REINE, derrière la porte.

Mon père qu'avez-vous donc ?

LOUISE, de même.

Mon oncle!

JULIE, de même.

Monsieur, c'est nous.

DUGRAVIER, se relève

Ce sont elles, va ouvrir, Bertrand... va donc, poltron.

BERTRAND, avant d'ouvrir.

Etes-vous seules?

JULIE et REINE.

Oui... ouvre.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, REINE, LOUISE, JULIE.

REINE.

Mon père, qu'est-il donc arrivé ?

JULIE,

Quel tapage, grand Dieu!

DUGRAVIER.

Cette maison est pleine de voleurs!

BERTRAND.

Et des figures! ah!

DUGRAVIER.

Heureusement que ma contenance les a fait fuir.

(On entend la cloche.)

JULIE.

Entendez-vous comme on sonne?

DUGRAVIER.

Je crois que tous les diables se sont donné rendez-vous dans ma maison. (On sonne encore.)

BERTRAND.

Ils sont sortis par la fenêtre, ils veulent rentrer par la porte. (On entend de loin la voix de Jasmin.)

JASMIN.

Ouvrez, ne craignez rien ce sont des amis.

JULIE.

Ah! Monsieur, c'est Jasmin, ce sont nos voisins qui viennent à notre secours.

BERTRAND.

Et vous oserez leur ouvrir ?

(On sonne encore.)

DUGRAVIER.

Qu'en penses-tu, Julie ? ouvriras-tu ?

JULIE.

Oui, monsieur, j'ouvrirai ; je ne crains pas les voleurs ; qu'est-ce qu'ils me prendraient ?

(Elle sort.)

DUGRAVIER.

Ma fille, et vous ma nièce, vous pouvez dire que vous l'échappez belle. Quel bonheur que je sois revenu si à propos !

BERTRAND.

Si ces voleurs là vous tenaient... pauvres petites !

REINE.

Combien était-ils donc !

DUGRAVIER.

Bertrand en a vu sept.

REINE et LOUISE.

Sept.

BERTRAND.

Sans compter ceux qui ont défilé pendant que nous étions à terre.

REINE.

Je n'y conçois rien.

LOUISE.

Ni moi non plus.

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, CÉSAR, CHARLES, JASMIN.

CÉSAR.

Rassurez-vous, mesdames.

REINE, à part.

C'est lui !

CHARLES, à Dugravier.

Monsieur, n'ayez pas peur

LOUISE à part.

C'est mon petit Charles.

CÉSAR.

Le plus heureux hasard nous a conduits près de votre maison, nous avons vu des voleurs qui franchissaient la haie du jardin; nous avons couru sur eux, et la fuite seule a pu les dérober à nos coups; j'avais d'abord pris ce jeune homme pour un de ces messieurs...

CHARLES.

J'en disais tout autant de vous.

CÉSAR.

Mais après une courte explication, j'ai vu qu'il n'avait que des intentions honnêtes. Bannissez donc toutes craintes, et comptez-nous, mesdames, au nombre de vos amis et de vos défenseurs.

DUGRAVIER.

Quoi! messieurs, c'est à vous que nous devons...

CÉSAR.

Oui, monsieur, c'est à nous que vous devez tout ceci.

BERTRAND.

J'ai vu ce visage là.

DUGRAVIER.

Messieurs, comme il y a des coquins qui ont l'air fort honnête gens, excusez si je prends la liberté de vous demander qui vous êtes?

CÉSAR.

Monsieur, je me nomme César Josse.

CHARLES.

Et moi, monsieur, Charles Rose.

DUGRAVIER.

O ciel! qu'ai-je entendu! quoi! vous êtes monsieur Josse! quoi! vous êtes monsieur Rose?

CÉSAR et CHARLES.

Oui, monsieur.

DUGRAVIER.

Le fils de monsieur Josse...

CÉSAR,

L'orfèvre votre voisin.

DUGRAVIER.

Le fils de monsieur Rose.

CHARLES.

Qui fait noces et festins.

DUGRAVIER.

Ah! monsieur Josse! ah! monsieur Rose, quel bonheur de vous voir ici. Vous savez sans doute que vos parens m'ont demandé pour vous les mains de ma fille et de ma nièce?

CÉSAR.

Mon père me l'avait promis.

CHARLES.

Le mien aussi.

DUGRAVIER, montrant les lettres qui sont éparses sur le plancher.

Tenez voilà les lettres de messieurs vos pères. J'étais déjà disposé à ce mariage, mais l'action héroïque que vous venez de faire suffirait seule pour me décider. Ma fille, ma nièce, qu'en dites-vous?

REINE.

Je vous obéis, avec d'autant plus de plaisir, que j'ai déjà beaucoup d'estime pour monsieur.

LOUISE

Et moi, mon oncle, j'aimais déjà bien Charles.

CHARLES.

C'est vrai, ça.

DUGRAVIER.

Vous vous connaissiez! mais je ne me souviens pas que monsieur Rose ait eu un fils qui se nommât Charles.

CHARLES.

Oh! c'est que j'ai deux noms. Mon papa m'appelle Charles, mais maman m'appelle Joujou.

DUGRAVIER.

Je me souviens de Joujou; comme il a grandi!

BERTRAND.

C'est qu'il est à bonne cuisine.

JASMIN.

Monsieur, je suis l'un des héros qui vous ont secouru; puis-je espérer la même récompense?

DUGRAVIER.

Que puis-je faire pour toi, mon garçon?

JASMIN.

Depuis longtemps je soupire pour l'aimable Julie...

BERTRAND, brusquement.

Et moi aussi, je soupire.

JULIE.

Oui, monsieur ils m'aiment tous deux, ainsi voyez, jugez, et choisissez.

DUGRAVIER.

Ne prends pas Bertrand, c'est un poltron.

JASMIN.

Bien jugé.

BERTRAND.

Je m'en moque, là! On ne veut pas que je sois marié, eh! bien!.... je ne le serai pas!

DUGRAVIER.

Allons! mes enfants, soupons, passons gaiment la soirée, et demain nous irons à Paris assurer votre bonheur.

VAUDEVILLE.

En ce monde, je l'admire,
Tout s'arrange comme il faut.
On a bien raison de dire,
Que tout est écrit le haut.
Quand un hasard favorable
Ici vous réunit tous,
On se donnerait au diable,
Que c'était un rendez-vous. (*bis.*)

LOUISE, à Charles.

Nous allons donc dire : j'aime!

CHARLES.

Et le dire à tout moment!

LOUISE.

Ce sera toujours de même.

CHARLES.

Ce sera toujours charmant.

CÉSAR, à Reine.

Reine, l'hymen nous engage;
Jouissons d'un sort si doux.

REINE.

Mais, après le mariage,
N'ayez plus de rendez-vous.

CÉSAR.

Je n'en aurai qu'avec vous.

JASMIN, à Julie.

Avec toi, chère Julie,
Sans craindre le danger,
Dans la grande confrérie,
Jasmin veut bien s'engager:
Et quant au destin contraire
Qui menace les époux...

JULIE, parlé.

Que veux-tu dire, faquin?

JASMIN.

Fais que ton mari, ma chère,
Ne soit pas du rendez-vous. (*bis.*)

BERTRAND.

Dans cette heureuse aventure,
Dont chacun se trouve bien,
Bertrand fait triste figure,
Et lui seul il n'aura rien.

DUGRAVIER, à Bertrand.

Mais tu seras de la fête.

CHARLES, à Bertrand.

Le repas se fait chez nous.

BERTRAND, parlé,

Le repas!... Ma foi! malgré la jalousie qui me poignarde, quand il s'agit d'un repas... (il chante.)

Je ne suis pas assez bête
Pour manquer au rendez-vous. (*bis.*)

JULIE, au parterre.

Messieurs, pour ce badinage,
N'ayez pas trop de rigueur;
Et d'un triple mariage
Ne troublez pas le douceur.
A cette petite fête
Quand je vous invite tous,
Il ne serait pas honnête
De manquer au rendez-vous. (*bis.*)

FIN DES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS.

76579

N.° d'inventaire 1416

Paris.—Typ. de Ve Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.